

théâtre public

n° 214
OCTOBRE-DÉCEMBRE 2014

Variations Radeau

Sous la direction d'Eric Vautrin
en complicité avec François Tanguy et Le Théâtre du Radeau
ainsi que Christophe Triau et le Groupe de recherches sur le Théâtre du Radeau
et Michel Delon

Ce texte a été écrit et diffusé en amont des *Variations Radeau*,
atelier de recherches international en Fonderie (Le Mans), 10-12 avril 2014,
à l'occasion de la session intitulée *Prendre le temps de restituer dans l'espace public les constituants (François Tanguy)*.
Il a été publié dans l'annexe en ligne du n°214 de la revue *Théâtre/Public* en tant que « working paper ».
Ce dossier de Théâtre/Public étant un montage de citations et de documents, il y est cité.

POUR CITER CE TEXTE :

Yannick Butel et Christophe Bident, « Conversation »,
in Eric Vautrin (dir.), « Variations Radeau », Théâtre/Public, 214,
Montreuil, Editions Théâtrales, sept.-déc. 2014,
[en ligne] URL : <http://recherchesradeau.org/tp214/bb>
(mis en ligne le 20 septembre 2014)

Conversation

YANNICK BUTEL ET CHRISTOPHE BIDENT

D'une certaine manière, le capitalisme a hanté toutes les formes de société, mais il les hante comme leur cauchemar terrifiant

Michel Foucault, *Dits et Écrits*

NOTE LIMINAIRE

Mi-octobre 2013, les camarades Éric Vautrin et Christophe Triau, du groupe Radeau, en dialogue, songent aux « jumeaux » (Christophe Bident et Yannick Butel) pour amorcer une discussion, une réflexion, une méditation... autour de/sur... « Restituer dans l'espace public des constituants ».

Les « jumeaux », célèbres consultants et experts en matière de défis irrelevables, convaincus de la nécessité d'apporter leurs lumières dans une époque qui s'assombrit et où a chuté le cours de l'expérience, ne perdent alors aucune minute des quelques heures qui restent disponibles dans leur agenda pour traiter du sujet.

Le Yalta de la pensée était désormais entre leurs ménines et méninges qui se grippèrent d'emblée... au moment où s'ils s'entendaient pour se « donner le change » sur ce thème, par portables interposés. L'écueil sonore était de taille et mérite d'être relevé puisqu'il alimentera la suite de ces pérégrinations. Il tint, ne le cachons plus, à un « re » qui, entendu à l'initial « restituer », tel un spectre qui hanterait l'énoncé, s'agglutinait de manière inopinée à « constituants ». Du coup, de facto,

« reconstituants » s'entendait aussi.

Dès lors s'agissait-il de parler :

De « restituer dans l'espace public des constituants »

ou, l'écueil est là,

De « situer dans l'espace public des « reconstituants »

Une veille nocturne s'empara des jumeaux qui les mit au travail, JC sous le ciel d'Amiens, JY sous la voûte azurée.

Ce qui suit est l'esquisse inachevée de ces ciels...

PREMIÈRE ÉPOQUE :

LE CONSTAT, OU LA TENTATION D'EN RESTER À CE QUI SE VOIT

HISTOIRE DES VEUVES ENDEUILLÉES

« *Au pays qui te ressemble* »

Charles Baudelaire

Droit d'inventaire oblige ou, d'une autre expression, « variations autocritiques », il est à désespérer du sens de l'Histoire et de l'état du monde...

En toile de fond, l'image obsédante de l'Angelus Novus.

Rappel... de Walter Benjamin :

Es gibt ein Bild von Klee, das Angelus Novus heißt... Il existe un tableau de Klee qui s'intitule

Angelus Novus. Il représente un ange qui semble avoir dessein de s'éloigner de ce à quoi son regard semble rivé. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. Tel est l'aspect que doit avoir nécessairement l'ange de l'histoire. Il a le visage tourné vers le passé. Où paraît devant nous une suite d'événements, il ne voit qu'une seule et unique catastrophe, qui ne cesse d'amonceler ruines sur ruines et les jette à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler les vaincus. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si forte que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête le pousse incessamment vers l'avenir auquel il tourne le dos, cependant que jusqu'au ciel devant lui s'accumulent les ruines. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès.

Tout est désormais figé ?

Dans le dos, l'Histoire, la catastrophe, les morts et les vaincus, l'avenir des ruines, la tempête, le progrès... Les clowns dans le printemps, écrit Müller.

Suicide des utopies, début de l'effroi et fin des fois : foi dans la dialectique, foi dans la politique, foi dans les humanismes, foi dans les spiritualités, foi dans le geste humain, foi dans la foi... ça nous refille les foies.

Il y a plus d'humanité dans l'œil de mon chien ! Desproges ou Bloy ?

L'Histoire a fini par accoucher du leurre dont elle était le paravent lexical : le mal radical dont parle Antelme.

À l'échelle monde, échec des révolutions.

Reste une ombre humaine qui fait oublier le miss link. Entre le singe et l'Homme, il y a NOUS. Ahahahah... !!!!

Variation darwinienne peu rassurante mais éclairante, loin d'un projet métaphysique qui a pris une veste (métaveste).

Loin d'un questionnement sur l'origine du monde, le monde s'origine dans la puanteur. Celle des idées, entre autres.

Ramassage des ordures et ramassage scolaire : même société de transports.

Doute sur l'orthographe de « porcs », réflexe brechtien.

Pour voisins, en bas de la rue, mais sous le pont en guise d'image d'Épinal : le cadavre, le clochard, le clandestin, le SDF, le bohème hégélien... Le « figuren », dit Agamben quand il parle des spectres qui errent dans les camps.

Fin du règne du visage et début du maquillage.

On nous a raconté une Hhistoire, a dit le Petit Prince.

Des histoires, a-t-on entendu. Mais,

Fin des grands récits, a dit Lyotard.

Reste Moloch... le frère du philistin. Plus connu sous le nom de la catin capitaliste et ses valets : le bourgeois, l'insouciant, l'individualiste... Autoportraits en soi, de soi. Qui pourrait le nier, puisque la trahison est partout. Eh oui, partout !

L'époque serait à l'ère du vide... jusque dans le théâtre théorisé, et parfois dans les festivals (aïe). C'est Bel et mal fichu, tout ça.

Alors ?

« Que faire ? » a dit l'autre que Lénine a lu et copié-collé...

Mauvaise pioche – deux fossoyeurs, et Yorick qui regarde le crâne de Hamlet – ou question obsolète.

Variations : Qu'est-ce que je peux faire ? Je sais pas quoi faire ?

Inertie, entropie, engourdi de la levée du gourdin, on se débrouille comme des manches (retour des fossoyeurs qui ont la dent aussi dure que le manche)

Tout le monde ne peut pas être Solness le constructeur... ou le prêtreur Borkman, hein, Rancière ?

Alors, les Médias, devenus médiums, servent à nourrir la société du « spectateur ». Le spectacle de la misère devient misère du spectacle...

Les veuves de l'Histoire (son mouvement et son sens) inondent les écrans.

Sanglots longs. Désolation éternelle. Deuil d'une Histoire. Pleureuses persoïennes qui regardent dans le rétroviseur avec la nostalgie au coin de l'œil.

Angelus et prime time, reality show and mode du care...

Vous aviez le politique ?

Pas certain. Crois plus qu'un programme commun, ou pas, finisse par constituer l'assemblée. Absentation 60 %. Front national, en hausse, 20 %. La démocratie accouche toujours des crocs de boucher... Quand la vérité traversera vos chambres, etc., etc., etc.

C'est la crise. Oups, manque un pluriel.

À quand une Assemblée constituante ? (tiens, en voilà un de « constituant » !)

Tout le monde savait, tout le monde le sait, tout le monde peut l'anticiper... Non ?

Alors, le fascisme vert n'est pas une réponse, c'est un résultat.

Quartiers, ghettos, chômage, déscolarisation, pragmatisme, Karcher... éléments de langage : communautarisme, voile, droits, laïcité, H5N1, virus, épidémie... contagion des paradigmes. Qui nuit à qui ? C'est du japonais. Fukushima... Ah, c'est à nous.

Ça sent la putréfaction de l'idéal dans les carcépolis.

Et alors ?

Vigie pirate, couleur rouge. Effets immédiats : réduction des libertés dans l'espace public. Et le petit écran qui fait son office. Le fait divers comme principe structurant de l'HHHISSTTOIRRE. Nouvelle cathédrale, nouvelle Mecque, nouveau temple... nouvelles friches. Désert social. Sous les pavés... dépouilles des intellectuels. Reste le charognard médiatique. Le busard de l'antenne. Le prédateur du public des universités populaires : bande de vieux en mal de sens ayant assez cotisés pendant les Trente Glorieuses.

La chute était prévisible. La désaffection du monde, envisageable.

Fin de partie... Le monde de l'abondance (Marx) devait produire des chocs. C'est raté. Ou alors c'est pas le bon choc.

Retour à l'éthique... partout. Sans que l'éthique règle tout. Nationalisme contre rationalisme. Mépris de la raison, et éloge de la résolution. C'est le commencement des fascismes. Voilà tout. Logos contre Éros, voilà tout. La sexualité ou les serments... La liberté ou les normes. Il faut choisir, dit-on.

Reste, reste, reste... heu... les lucioles.

Un presque rien de lumière... un presque rien, pas tout à fait le néant... donc. Un presque rien dans l'espace public... Faut le voir, faut y croire. Il le faut...

DEUXIÈME ÉPOQUE

MAIS QU'EST-CE QU'ON Y ENTEND ?

SITUER DANS L'ESPACE PUBLIC

DES RECONSTITUANTS...

Si le constat ci-dessus, une fois lu – et sauf à croire qu'il est maladroit et inepte – ne suffit pas à renseigner le lecteur sur l'état de l'Histoire, c'est peut-être que la forme d'une parole poétique, ou disons plastique, préférée au format de la parole didactique, n'a plus cours.

Aussi, c'est peut-être à cet endroit du langage : du choix d'une parole à l'exclusion d'une autre, d'une utilisation du langage privilégiée sur une autre... que

s'originent pour partie la faiblesse et la défaillance de l'espace public. L'espace public étant, à une échelle humaine du monde, la représentation et l'expression par lesquelles se donne le mouvement de l'Histoire.

La rareté, voire la disparition d'une pratique poétique du langage (un constituant, donc) à même de fabriquer du lien serait ainsi, en partie, l'une des causes de la fragilisation de l'espace public.

Et de préciser que notre propos n'entend pas faire de tout un chacun un Rimbaud ou un Rilke, un Picasso ou un Ligeti, un Tanguy... Par « parole poétique » nous désignons simplement une parole errante, énigmatique, liée à l'imaginaire et aux rêves. Une parole prompte à faire du langage un territoire d'aventures où le bruissement, le frôlement, le murmure, l'incertitude, etc., sont les formes dialectiques d'un rapport au monde. D'une certaine manière, il s'agirait en définitive d'entretenir au langage et à la parole un rapport d'étrangeté, voire de désir, si l'on comprend que l'activité liée à ce mot se confond à celui d'être dans un mouvement perpétuel de construction. Parler poétiquement, ça serait en quelque sorte entretenir un mode d'être à l'environnement et aux éléments qui le composent. Ça serait sans doute nous constituer comme des forges et des ateliers intérieurs où parler ne s'embarrasserait plus de nommer, mais plutôt de nous rapprocher. Le langage serait ainsi identifié pour ce qu'il est réellement : un espace d'instabilité, un état, une matière magmatique, une ouverture ou une faille... Il s'agirait alors de faire du recours au langage poétique une surface de résistance à une autre manière, appauvrissante, d'utiliser le langage et que l'on nomme la communication.

Parler reviendrait à trouver des agencements singuliers et personnels, à les faire exister au sein de la communauté comme des supports à la construction d'une assemblée qui reconnaîtrait la différence et la diversité, y compris dans le langage. Au nivellement, au continu, à la grammaire sociale et autres éléments de langage... on préférerait la citation, le mot inventé, l'imagination de la langue... Le dialogue s'en trouverait modifié par l'écoute qu'il susciterait. Les anomalies de langage deviendraient en quelque sorte une manière de sortir le langage du cimetière dans lequel l'a plongé la communication. Peut-être retrouverait-il une sorte de musicalité qui tiendrait la parole au plus proche de l'éolien. Une légèreté... vivrait dans le langage. Peut-être est-ce le silence qui s'intercalerait dans le dialogue. Un silence qui permettrait sinon la naissance d'une langue autre, du moins l'apparition d'une langue oubliée, et la renaissance de l'écoute.

Peut-être plus simplement encore, un silence propice à l'expérience du recueillement, à la

réflexion nourrie par l'autre qui parlerait une langue inouïe. Considérer enfin que la parole n'est pas un moyen, mais une pratique... comme il existe des pratiques artistiques. Préférer, en définitive, rejouer la parole et faire danser les mots contre les formes discursives figées et excluantes, et découvrir qu'il y a là une pratique politique où le lexique n'est jamais neutre, comme ont pu le souligner Marcuse, Foucault, Barthes, Arendt : « Dès que le rôle du langage est en jeu, le problème devient politique par définition, puisque c'est le langage qui fait de l'homme un animal politique » (*L'Humaine Condition*).

Etc.

La priorité du Logos serait ainsi mise en concurrence avec Éros.

Bien entendu, on pourrait objecter que tout cela existe et d'un mot désigner par « Art » ce recours au langage poétique. Nous ne le contestons pas, même si nous sommes convaincus que l'étiquette est, trop souvent, galvaudée. Ce que nous n'ignorons pas, c'est que cet usage poétique du langage est parqué, réservé et occupe des territoires qui peinent difficilement à ne pas être assimilés à des espaces d'exclusion...

Exclusion du plus grand nombre s'entend, mais également exclusion qui s'exerce d'abord ou aussi, bien souvent, sur ceux qui recourent à ce langage poétique et forment un peuple mineur tenu à la marge ; pris bien généralement pour une élite et/ou des naïfs, des rêveurs, des lunaires, mi-pierrot, mi-saltimbanques... recevant tous l'adjectif de « peu sérieux ». Ceux-là sont jugés bien trop souvent par ceux qui les entretiennent et n'arrivent pas à se départir d'un regard critique qui assimile ces travailleurs à la matière qu'ils travaillent. « D'artistes à l'œuvre », ils finissent par être confondus au divertissement qu'ils modèlent. Ils « s'amuse » ! Et d'ajouter que la confusion conduit les bailleurs de divertissements à promouvoir l'idée que ces activités poétiques sont subalternes. À quand un financement décent pour les artistes, si l'art est ce moyen complémentaire qui permet de parvenir à la connaissance, à la vérité sensible ? Et cette vérité sensible n'est-elle pas, *de facto*, l'un des constituants de l'espace public également ?

De même, il y a aujourd'hui à repenser l'architecture de ces lieux – dévolus à l'exotisme du langage – qui forment des bastions bourgeois. Un musée, un théâtre, un espace d'exposition, un centre culturel de rencontres ou plus simplement une bibliothèque... s'ils sont des espaces déclarés « publics », ont souvent du mal à devenir des lieux publics. Et ce n'est pas les indicateurs de présence du

public, ou le nombre d'entrées, qui est à remettre en cause ici, mais bien plutôt l'inquiétante proportion de la population qui se tient à la périphérie de ces espaces.

Pourquoi ?

Des décennies de communication et de stratégies de conquête des publics n'ont pratiquement rien changé... Peut-être s'agit-il simplement du langage qu'on y parle... Peut-être s'agit-il seulement de l'absence d'un certain régime de la parole poétique que nous évoquions. Dans ces lieux – comment faire autrement ? –, on se préoccupe d'un certain fond, d'un certain style... précisément, d'un certain patrimoine que l'on conserve. Et il n'est rien apparemment de plus naturel que cette conservation dans un espace innervé par la conversation des conservateurs. Ces derniers siècles sont ceux des conservateurs : alimentaires, idéologiques, éthiques, politiques... Il faut en prendre la mesure, pas nécessairement son parti...

Car comment ignorer, en définitive, qu'il y a une contradiction entre espace public et conservatisme, entre l'un qui n'est que mouvement et l'autre qui entretient une certaine forme d'immobilité. Une perspective mélancolique, disons un désarroi chronique, finirait presque par nous inviter à croire qu'alors que l'espace public est ce territoire ouvert et libre, en mouvement perpétuellement, soumis aux contestations, révolutions, assemblée ; une certaine pratique politique a déployé un ensemble d'infrastructures pour y faire front.

L'espace public serait alors aménagé pour contrarier la divagation, l'ivresse, la rêverie, l'imagination... Et la poste comme le commissariat, la bibliothèque comme les officines institutionnelles et leurs ersatz, les théâtres comme les jardins publics, etc., ne seraient en définitive que des guetteurs, des veilleurs, voire des contrôleurs en charge de « surveiller » le champ social qui déambule, peut-être prévenir les errances, peut-être circonscrire les poches de résistance... la fiche de renseignements sur l'abonné demandée par les RP n'étant en définitive que très peu distincte de celle des RG.

Sans doute trouvera-t-on quelques motifs d'exagération au propos que nous tenons... Comme disait l'autre, qui développait un rapport au pouvoir de la langue contre la langue du pouvoir : « C'est qu'alors le Danemark n'est point une prison pour vous ; car il n'y a de bien et de mal que selon l'opinion qu'on a. Pour moi, c'est une prison. »

Tenu de faire reposer nos « hypothèses » sur quelques arguments, disons alors que l'espace public qui n'est pas indépendant du politique est l'objet d'une attention que l'on nomme « aménagement du

territoire », « schéma de développement urbain », etc., et que, par exemple, ce que nous évoquons, lorsque nous décrivons les pratiques artistiques, participent des « politiques culturelles ». C'est-à-dire, et ne nous leurrions pas, que les enjeux de ces dernières concernent une organisation du regard, une gestion des flux sociaux ou des publics, le développement d'un ordre esthétique et linguistique qui fait écho à des pratiques idéologiques partagées entre les réformateurs et les conservateurs.

Que je sache, pour autant que quelques nuances infimes existent, personne n'a remis en cause Malraux, pas plus que l'arlésienne qui concerne le Théâtre populaire. Quant à l'espace public et ses services, pour autant que les mutations économiques convergent toutes vers la croissance du privé : les privatisations, ce n'est pas leur contenu qui en est affecté, mais plutôt leur prix pour l'utilisateur qui a désormais le choix de la couverture sociale, de l'assurance, du tarif médical, de l'affranchissement, de l'abonnement téléphonique et Internet, du générique, etc.

Et là encore le système mis en place semble avoir tout prévu et s'échine à « lidéliser » tout ou partie des besoins de l'utilisateur qui finit par croire que ce choix, entre le discount et LVMH, est justifiable, voire légitime. Un nouveau mythe est ainsi né alors que les grands récits ont disparu : le Mythe Libéral.

Et ce Mythe Libéral repose sur une pratique du langage. Comme tous les mythes, il procède d'une construction qui mêle tout à la fois les attentes du champ social, dont l'*eudaimonia* (le bonheur) et le désir d'échapper à l'emprisonnement terrestre. Il développe ses fables, à commencer par celle qui inscrit l'espace public dans une perspective stable. Il induit un système de hiérarchies et d'intermédiaires articulé par un ensemble de liens qui sont autant de paliers et de marches, de portes et de seuils : de frontières ; la fondation initiale de ce mythe reposant sur l'intouchable notion du « privé », qui en est la composante essentielle, laquelle induit nécessairement l'absence de l'autre (comme le rappelle Arendt).

Se côtoient donc, dans le champ social moderne, une légende, voire une fiction : « l'espace public », et un mythe fondateur qui exclut d'emblée le « public ».

D'où un développement du champ social pris dans les contradictions que le langage clos (nous empruntons ce concept à Marcuse) tenu, développé, entretenu tente non de réduire, mais d'organiser, de régler, voire de maintenir. Car le liant de cet espace public n'est autre que le langage réduit à une grammaire commune, un lexique appauvri, une sémantique paupérisée, un background culturel

recyclé. Dans l'utilisation libérale du langage – ou l'affirmation et le déploiement du langage libéral –, le slogan s'est ainsi substitué à l'argumentation, le sigle vaut pour référence commune, le symbole se confond à l'exposé, l'abréviation est prise pour le symptôme de la connaissance, le langage publicitaire est le dictionnaire du parlé commun.

Au revers, le cadavre de la conversation libre (poétique, donc) vit dans l'ombre du fantôme de la communication réglée qui n'est elle-même que le spectre du langage. On ne parle plus, on communique. On ne se parle plus, on échange (relevons la contamination qui souligne que le terme est commun à l'économie de marché). On ne s'aventure plus en langage, on médiatise. L'usage poétique disparu, ou refoulé, ou rejeté, c'est l'usage linguistique qui prime.

Et, ainsi, le langage victime de cette invasion-contagion libérale semble soumis aux théories de la communication et de l'information (moins constituants du champ social que re-constituants) qui le structurent et forment/formatent l'espace public. Via le développement des technologies (du téléphone Mildé à l'iPhone) et des réseaux sociaux (de l'association loi du 21 août 1790 à Twitter), le langage libéral fabrique et organise du « relationnel », au point que l'on évoque aujourd'hui un *Ars industrialis*. Une expression qui désigne les protocoles d'accompagnement des « associations pour une politique industrielle des technologies de l'esprit ». Rien moins, en définitive, que la mise sous surveillance des réseaux, Internet et autres. Une manière, encore, de prévenir ce qui est assimilé au langage rétif ou langage poétique.

À l'œuvre donc, une certaine logique disciplinaire et, à bien y regarder, un développement carcéral, guide le politique dans son rapport à l'aménagement et à l'utilisation de l'espace public, au point qu'au prétexte de protéger les usagers de celui-ci, la surveillance (vidéo entre autres), n'est qu'un des nombreux avatars de la stratégie de contrôle qui se met en place afin de « localiser » les individus dans l'espace public. Comme le remarque Jean-François Lyotard, ces modes de contrôle envahissent aujourd'hui, sur le mode industriel de production et de consommation, l'ensemble de l'espace public et privé.

Les reconstituants de l'espace public, organisés par le politique, sont ainsi protéiformes, mais participent tous idéologiquement du projet libéral. Et l'on peut imaginer des dispositifs présents – comme de ceux à venir – qu'ils ont pour fonction unique de maîtriser ce qui, dans l'espace public, pourrait apparaître comme un vide. C'est-à-dire, et considérer du point de vue libéral, une menace ou une faille dans un système qui prétend tout

organiser, tout saturer, tout gérer d'après le modèle proliférant qu'il est et impose.

L'anticipation du chaos – qui serait le résultat de ce vide – est ainsi le propre du libéralisme et passe par une mainmise sur les orientations de développement de l'espace public.

Le langage n'échappe pas à ce processus de saturation et de contrôle mis en place afin de réduire les marges de liberté de l'individu tout en promouvant le régime libéral. C'est, au vrai, un développement qu'ont pu observer, entre autres, Claude Lefort, Constantin Castoriadis, Herbert Marcuse, etc., qui, lorsqu'ils mesurent les champs d'application du libéralisme et du néolibéralisme, font la critique d'une « communauté domestique » via les modes de production et de consommation qui s'y développent, tant dans le domaine public que privé.

Quand cette stratégie concerne le langage, elle ramène l'usage de celui-ci à ce que Herbert Marcuse en dit : « La communication fonctionnelle, c'est la couche externe de l'homme unidimensionnel où l'homme est entraîné à oublier [...] les lois sur la liberté d'expression, sur la liberté de pensée n'empêchent pas le mental de s'adapter à la réalité établie. En fait, il y a une redéfinition complète de la pensée, de sa fonction et de son contenu. La coordination de l'individu avec sa société est un fait qui affecte les couches de l'esprit où sont élaborés les concepts qui sont destinés à appréhender la réalité établie. Ces concepts sont empruntés à la tradition intellectuelle et traduits en termes opérationnels – une traduction qui a pour effet de réduire la tension entre la pensée et la réalité en diminuant le pouvoir négatif de la pensée. »¹

Sans qu'il soit nécessaire de développer, et pour seul commentaire devant ces finalités, on pourrait ainsi admettre que c'est un homme sans qualité qui est visé ou fabriqué, via les pratiques du libéralisme. Un individu sans mémoire, sans histoire, sans singularité...

Un individu domestique, soumis à un processus constant de domestication, en quelque sorte. L'usage du langage lui étant peu à peu retiré via quelques créations linguistiques (publicité, communication, cliché...) qui anéantissent tout rapport au fictif, à l'imagination, au poétique...

À titre d'exemple, on pourrait tout à fait étudier les *reality shows* pour la preuve et l'expression de cette absence de fictif, d'imagination et de poétique, puisque ce sont les lieux de la parole quotidienne (ou langage fonctionnel) transposée qui sont le ferment de ces émissions. De ces productions, on mesure qu'elles mutilent, amputent, sclérosent la pensée en ne renouvelant jamais le rapport au

langage. Et d'y voir alors, et encore à la manière de Marcuse, un effet lent mais certain qui permet de dire que « le langage fonctionnel est un langage harmonisé qui est fondamentalement anti-critique et anti-dialectique »¹.

La finalité de tout cela étant, nous ne pouvons en douter pour le constater, pour l'entendre et le voir, la disparition de l'expérience singulière, la destruction de la marginalité, l'arraisonnement de l'esprit critique... au revers desquels pousse le développement des addictions, des conformités, de l'uniformisation... qui permet la réalisation d'un libéralisme qui se fonde, *in fine*, sur l'obéissance et la prévisibilité des fonctionnements, l'organisation de la demande et la domesticité.

On comprend dès lors qu'il ne reste finalement rien qui échappe au libéralisme : ce totalitarisme qui s'exerce sur l'espace public comme sur la sphère privée, et qui se confond avec l'architecture des démocraties au point que le libéralisme, aveuglant, se fait passer pour elles, s'y substitue, et endosse les vertus d'un modèle politique ; alors qu'il n'est en fait qu'un cancer, une tumeur qui fait des individus un ensemble de métastases à son service.

TROISIÈME ÉPOQUE

L'INSURRECTION PERMANENTE :

L'ARMÉE DU SALUT OU LE SALUT PAR LES ARMES

RESTITUER DANS L'ESPACE PUBLIC

DES CONSTITUANTS

« Ce qui est décrit ce n'est plus la marche du progrès mais le sombre cheminement du destin. »

Les « re-constituants » – on comprend que le « re » souligne la répétition, le plâtrage, le fard, la réparation – sont des artifices qui permettent au libéralisme de propager les formes de contrôle qui s'exercent sur l'individu. Au mieux, ces re-constituants seront pris pour des désirs, au pis, ils finissent par se révéler des pratiques imposant des modes d'être, des fonctionnements, des processus de canalisation, des besoins éphémères que l'économie libérale se charge de renouveler tout en observant la même logique totalitaire. Et d'ajouter que l'espace public, pris dans le rhizome des commerces en tous genres, semble assumer sa mutation, sa métamorphose, voire sa dégénérescence. Devenu espace commun (c'est-à-dire autant celui de la communauté que celui de l'indistinct ou de l'indifférent) innervé par le seul souci du consommable aux vitrines sur-éclairées et aux enseignes clignotantes, l'espace public n'est plus qu'un territoire d'exposition, une sorte de « sons et lumières » permanent qui n'est qu'un *no man's land* de l'implication de l'individu cantonné à ne

plus être qu'un sujet-Caddie, un individu-panier...

De l'agora à l'espace public, quelques siècles ont ainsi suffi à modifier le paradigme de l'identité de l'Homo quotidianus. De citoyen, il est devenu « usager » dans l'ombre duquel se tient la fonction de consommateur.

En définitive, l'espace public n'est plus qu'un espace « dé-constitué », un désert politique ; et les « re-constituants » s'apparentent au développement de processus hypnotiques qui organisent un seul mouvement : une marche à l'aveugle.

À terme, et les prémices sont déjà sensibles, un isolement général se tient en surplomb du champ social. Et très bientôt, avec la disparition de tout espace dialectique, la pensée s'éteindra peut-être définitivement, et avec elle son expression et son prolongement : le langage.

Je me surprends parfois à écouter la voix enregistrée et numérique d'un combiné qui ne me répond pas, mais qui m'ordonne de suivre une procédure et de coder mes demandes tout en me privant d'une voix plus humaine : « Pour écouter vos messages, tapez 1. pour archiver vos messages, tapez 2. pour effacer, etc. » Ça n'est qu'un début, et comment ne pas y voir le suprême artifice de la machine remplaçant l'homme. Cette voix numérique n'est rien d'autre que l'imitation de l'humanité... C'est dire où ce monde en est, qui fabrique à tout-va des copies, des ersatz...

Quelque chose de Zamiatine et de *Nous autres* est à l'œuvre. Quelque chose d'orwellien, lecteur de Zamiatine, s'accomplit dans ce monde aux engrenages kafkaïens où le langage n'est plus une issue mais une parodie...

Et si l'on doit bien admettre que la raison nous permet d'en faire la critique, c'est cette même raison – et la priorité qu'elle a donné au logos – qui est à l'origine de cette dérive administrative broyante et excluante.

L'espace public brûle, et il serait indépassablement promis à un devenir-cendre, si parfois, dans un désarroi total et radical, un immolé (une torche humaine donc), sur la place publique, ne se regardait comme une éphémère luciole, apparaissant et disparaissant.

Peut-être est-ce là, dans ce geste effroyable, que se devinent les constituants... Car l'espace public, pour autant qu'il est gangréné par la lèpre libérale, reste toujours le lieu de l'imprévisible et du refus inattendu. Nous disons « REFUS » et non liberté. Refus au sens où c'est une manière de s'absenter d'un dispositif qui avait prévu d'absorber l'individu. « Refus » parce qu'il paraît aujourd'hui inimaginable de poser, a priori, le rapport à l'espace

social en termes de « liberté ». Ne soyons pas dupes ou crédules !

Parmi les constituants de l'espace public, l'un d'entre eux pourrait ainsi correspondre à une manière de rompre avec le mouvement d'hypnose, de le contrarier en trouvant les moyens de faire exister l'arrêt ou le ralenti, plutôt que la vitesse¹ qui caractérise cet espace public et ses services, qu'ils participent de l'État ou qu'ils soient délégués à des institutions privées. Pour mémoire, rappelons ce qu'écrit Paul Virilio de la vitesse : « La vitesse angoisse par abolition de l'espace [...] la vitesse est l'essence du pouvoir. »¹

Faire exister l'arrêt et le ralenti, dis-je, et ainsi renouer avec une pratique du mouvement pensé et non plus subi.

« Restituer dans l'espace public des constituants » peut donc s'apparenter dans un premier temps à favoriser l'émergence de modes d'être qui seront autant de modes d'appropriation d'une manière de vivre, voire de familiarisation avec un art de vivre. Il s'agit donc de restituer, dans l'espace public, des espaces dialectiques où l'importance d'être d'accord ou pas (un principe brechtien qui fonde la pièce didactique que cet *Einverständnis*, rappelons-le) devient l'un des fondements de l'organisation du champ social qui fait coexister sur le même plan le commun et le privé. L'*Einverständnis* portant en lui, de facto, la possibilité de la division, il est donc la seule alternative à l'indivision et à l'uniformisation que s'emploie à développer toute idéologie totalisante.

En observant le « refus », il s'agirait ainsi de faire valoir la présence de l'individu dans l'organisation et le développement des activités qui règlent l'espace social. Bien plus qu'une réponse, il s'agirait d'une posture préventive... Un art de ne pas participer, un art de l'évitement ou un art de se tenir à l'écart de ce qui, de toutes les manières, tend à rattraper, à récupérer et à emprisonner l'individu. Le « coincer » afin d'en faire un médiocre : un « être moyen », au sens où le rappelle Maurice Blanchot dans *L'Entretien infini*.

Il s'agirait d'observer un « I would prefer not to »... constant, voire permanent, qui tiendrait l'individu en dehors du piège du consensus et de la conciliation. En cela, il s'agirait de privilégier, comme y invitait Kierkegaard, « un refus du milieu ».

C'est-à-dire – et ne le nions pas – pratiquer le « refus du milieu » reviendrait à entretenir moins une situation de tension qu'un espace intermédiaire, un espace indépendant et incernable... un espace de résistance, en quelque sorte. Ce serait d'évidence une manière de faire exister un mode de pensée

différent, une conduite différente, un rapport de diversité plus que d'opposition aussi et, peut-être, une manière de rendre au langage une portée qu'il a perdue.

Chez Melville, « I would prefer not to » est la marque ou le spectre de ce langage qui s'écarte du jeu agonial... Une manière de continuer de parler, sans entrer dans le jeu agonistique où le pouvoir du langage libéral s'exerce. Comme l'exprime Lyotard, il s'agirait dès lors de faire exister une parole harcelante où chaque énoncé ne serait autre qu'un « coup » qui met hors jeu le jeu libéral. Non programmés dans les règles du langage libéral, ces « coups » désorienteraient et porteraient un coup inattendu au système : au jeu mis en place.

La coexistence de cet espace – que l'on nommera « espace Bartleby » – au sein de l'espace public (je dis « au sein », car il n'est pas question de penser des espaces séparés) consisterait à continuer à jouer, ne pas cesser de jouer, tout en se jouant des règles et en déjouant les stratégies et stratagèmes du libéralisme. L'espace Bartleby, en définitive, serait comme un ring, car il est nécessaire et essentiel d'être sur le ring où il s'agirait d'esquiver et de danser (c'est-à-dire « penser », au sens nietzschéen) plutôt que de combattre pour vouloir gagner.

Par là, peut-être devons-nous le souligner, l'idée de *polis* grecque, celle qui a nourri nos représentations du modèle politique et de l'organisation « démocratique » de l'espace public, renouerait étymologiquement avec celle de *polos*, qui vient de *peleîn* : « tourner autour d'un axe ». Ainsi, la *polis*, dérivé du *polos*¹, recouvrerait enfin son mouvement qui, comme l'interprète Philippe Ivernel dans *Le Tournant esthétique*, est d'abord « tourbillon ».

Il faut que ça tourbillonne, que ça brouillonne, que ça bouillonne... que ça couillonne aussi.

En fait, et c'est bien cela qui se dessine avec un constituant comme « l'espace Bartleby », c'est la fin de la législation mimétique et la fin du reflet... C'est le moment, enfin, dans l'espace public, où chaque idée, chaque phrase, chaque mot... est à nouveau un soleil. Entendons par là, via cette métaphore de la lumière qui n'a plus rien à voir avec les transcendances, une pensée critique et galiléenne, au sens où « la pensée critique doit s'efforcer de définir le caractère irrationnel de la rationalité établie »¹.

« S'indigner » n'a jamais suffi Stéphane qui aura lu Spinoza¹ !

« S'insurger » est le seul commencement (cf. de David Thoreau au printemps arabe...) !

Entre indignation et insurrection... Des deux

réactions, l'une passive, l'autre active, la seule qui mérite finalement notre attention, c'est peut-être la seconde, qui figurait dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1793 (article 35 : « Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est, pour le peuple, et pour chaque portion du peuple, le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs ») et que la déclaration de 1795 fait disparaître.

Du premier constituant restitué – ce que nous appellerons désormais « l'espace Bartleby » –, on comprend qu'il est nécessaire à l'espace public afin d'y maintenir un principe d'aération (ou de respiration) qui passe par la mise en place d'espaces quelconques. Il s'agit par là de garantir la présence, dans l'espace public, de territoires relevant de distances, de discontinuités, d'écarts, de ruptures avec les formes déclarées utiles (d'intérêt public ou d'utilité publique). Contrairement au préjugé qui veut que le lien social s'accomplisse en diminuant les zones d'étrangeté, il s'agit donc de penser l'espace public à partir d'un maillage desserré. Il s'agit de prétendre à la protection d'archipels de trous et de failles qui permettent la circulation de courants de pensée, de courants linguistiques, etc. Ainsi, et à peine paradoxalement, le lien qu'induit l'espace public ne peut avoir d'existence que si des espaces non occupés par la logique libérale ayant arraisonné l'espace public sont garantis et maintenus.

C'est à cette condition que se dessine un second constituant. De nature fragile mais également parfois déterminé, s'engageant dans des issues incertaines, mais c'est ce qui fait aussi l'Histoire, traître aux causes les plus justes mais aussi militant indomptable, encouragé à se vendre et capable de se révolter, induisant un risque majeur... et nous imposant néanmoins un pari, le constituant nécessaire au fonctionnement de « l'espace Bartleby » (ou espace quelconque) n'est autre que l'individu. Cela pourra surprendre, mais d'évidence il faut parvenir à redonner à l'individu sa forme vertébrale et lui permettre de faire une mue qui l'écarte du fantôme qu'en a fait le libéralisme. Fantôme ou consommateur qu'il est devenu.

L'individu est donc le constituant de tous les constituants. C'est la pierre angulaire, le rouage et le mécanisme essentiels de tous les changements, et simultanément c'est la menace et le risque qui pèsent sur tout agencement, toute entreprise, tout développement. Le risque, c'est que l'individu n'accouche que d'une forme subalterne dont on sait qu'elle est à l'origine d'une analyse critique qui repose sur la théorisation négative ou positive de l'individualisme. Nous ne reviendrons pas sur ces lectures et encourageons le lecteur à s'y reporter.

Pour ce qui nous concerne, disons que ce constituant – l'individu – que l'on nomme encore la « personne privée » et qui est l'espace d'un imaginaire imprévisible s'apparente à un ensemble d'énergies¹. Or ces énergies que le libéralisme a entrepris de « museler » ou « mutiler », sans parvenir à les anéantir, demeurent en définitive la seule source de régénérescence de l'espace public. C'est le flux essentiel de l'espace public qui a besoin de ces énergies et simultanément s'en nourrit et les appauvrit, voire parfois les renforce.

C'est, d'une certaine manière, un mouvement anthropophagique (cf. Oswald de Andrade) que celui qui innerve l'espace public peuplé d'individus où les processus de dévoration (déglutition) et de rejet (régurgitation) permettent de penser la décolonisation de la pensée et l'annexion de celle-ci.

L'espace public est donc par nature un dispositif (cf. Michel Foucault) qui, bien qu'il multiplie les protocoles structurels coercitifs et autoritaires, ne peut se débarrasser de l'individu, lequel est au commencement d'une Histoire au mouvement incontrôlable, incertain et instable.

Et cette instabilité, pour autant qu'elle tienne à divers facteurs que nous ne rappellerons pas ici, se fonde sur une disposition, liée à l'individu, que nous nommerons la « mutualité ».

Ce que j'entends par là, c'est que l'Histoire (à une petite échelle, « l'espace public ») est le résultat et la somme d'un mouvement de mutualisation des diverses formes que prend la personne privée : l'individu. *Cette capacité à mutualiser des expériences privées, des paroles étrangères les unes aux autres, des vies singulières – un certain état de l'individualisme – est la base de l'architecture de nouvelles expériences.*

La mutualisation des espaces privés (via les individus) est une manière d'altérer le temps et de faire exister de nouvelles temporalités. C'est une façon de capturer des espaces et de construire des « intermondes » visibles ou pas, de produire du différend et de la guérilla donc, comme de la différence aussi.

Les espaces de mutualité – qui sont le fait d'individus – sont ainsi de nouvelles formes de dramatisation des relations humaines, de la compréhension du monde, du langage « itou »... Pour autant qu'ils sont ou pas éphémères, ces espaces sont imprévisibles et donnent parfois le vertige aux régimes de contraintes qu'exerce le déploiement du libéralisme.

Face aux nouvelles cités : cité technologique, cité des sciences, cité de l'industrie, cité de l'informatique... qui sont autant de formes dérivées et lointaines de la Cité : des travestissements sémantiques et idéologiques ; alors que le processus

de fragmentation et de parcellisation est à l'œuvre afin de régler les flux, d'organiser des ensembles, et d'éviter par là les errances, les solitudes, les isolements... alors qu'IBM, par exemple, déclare : « L'ENT est [...] une réponse industrielle aux enjeux de transformation de nos sociétés [...] transformer l'école est une des philosophies d'IBM dans le cadre de son programme résolument tourné vers l'avenir »¹, la mutualité est le mouvement qui va à l'encontre des stratégies de déterritorialisation de l'individu (dernier avatar en date avec la virtualisation du virtuel : le cloud où, entre autres conséquences, l'usager du réseau délègue sa « mémoire » à un espace hors tutelle. Dernier stade avant l'oubli, en quelque sorte).

Dès lors, l'une des manières de ré-investir, et peut-être de modifier notre rapport à l'espace public, en complément de l'espace Bartleby (ou de l'espace quelconque), c'est d'imaginer des processus de mutualisation qui agiront comme un acide sur le tissu homogène – le mur – qu'ont tissé le libéralisme et ses formes dérivées que sont les autoritarismes. C'est organiser les principes corrosifs de la mutualisation, les formes de dissolution du langage uniforme, publicitaire, totalisant, les manières de produire de la dés-intégration et donc de la réappropriation d'un mode d'être. En définitive, la mutualité n'est rien moins qu'une façon de faire exister des territoires, et ainsi de remédier à la déterritorialisation.

Mais plutôt que d'emprunter les schémas du sédentarisme (et donc de l'esprit sédentaire), la mutualisation s'apparente davantage à un mouvement nomade. Mutualiser, c'est en quelque sorte camper, bivouaquer, squatter... C'est être dans le mouvement de la rencontre, dans le dépaysement et l'étrangeté de la rencontre, de l'autre, et peut-être dans un rapport plus intense et profond, à soi-même. Se rencontrer soi-même ou commencer à se construire soi... là est peut-être l'enjeu du mouvement qu'est la mutualité.

En luttant contre les formes de colonisations (spirituelle, idéologique, numérique, technologique, spatiale, esthétique, linguistique....que fabrique, organise et livre l'espace public, la mutualisation procède d'un mouvement de résistance à la mode et à la généralisation des codes figés et totalitaires. Aux formes dominantes, elle vient développer des pratiques mineures ; à la communication – cette peste langagière –, elle donne le change en développant une parole vive et vivante : une parole tout aussi bien poétique que poïétique.

En cela, la mutualité est la possibilité d'un langage qui se met à nouveau à produire, et par là concurrence l'usage d'un langage qui n'avait plus d'autre fonction que reproduire. Dans une

réciprocité prévisible, le langage constitue alors (à nouveau) l'individu. Se mettre à parler, s'approprier le langage, dans un espace public qui dépossède l'individu de cette faculté, c'est donc enfin redécouvrir qu'il n'est d'autre lieu du langage que l'endroit où il est pensé et se construit. C'est redécouvrir un accent, un rythme, une appropriation lexicale, un rapport complexe à la pensée, une manière de parler et de se réfléchir dans l'autre à qui la parole est adressée. C'est entendre et faire l'expérience neuve des sons, de leur fréquence, de leur irrégularité... et peut-être du SILENCE qui les prépare.

Via la mutualité et le retour du langage, c'est à l'effacement du schisme entre ce qui se dit et celui qui le dit qu'il nous est donné d'assister. Et cette concordance entre le langage et l'individu fabrique à nouveau l'expérience. Elle l'entretient.

Car, et Michel Foucault l'aura précisé au long de son œuvre, il n'est de parole singulière que si celle-ci occupe un lieu et il n'est de processus d'énonciation que s'il y a un espace d'énonciation.

Il n'est d'énoncé sans territoire.

Aussi, « délivrer » l'individu de l'espace public ne peut se concevoir qu'en créant ou greffant de nouveaux territoires qui permettent de livrer une issue, un passage au langage.

L'enjeu de tout cela... ?

Le bonheur ?..... Je rigole !

En finir avec l'ennui ? Je veux dire penser les causes de l'ennui :

Tiens, voilà un commencement.

Tout ce qui m'a toujours sidéré (je crois bien que c'est le mot), dans les spectacles du Radeau, c'est le dialogue irrationnel et en partie incompréhensible entre les poèmes de langues différentes, dits dans leurs langues différentes, qui les constitue.